

## Au sujet des collectifs de travail<sup>1</sup>

« Tu peux savoir » est-il écrit sur la couverture de *Scilicet*. Tu peux savoir, parce que n'importe qui peut savoir. C'est le principe de l'association libre : parlez, parlez, dites n'importe quoi, il y aura toujours quelque chose à en tirer. « Le savoir parle tout seul, voilà l'inconscient, [...] le savoir s'égrène, le savoir s'énumère, se détaille et — c'est ça qui ne va pas tout seul — ce qui se dit, le chapelet, personne ne le dit, il se déroule tout seul<sup>2</sup>. » Certes tout le monde peut savoir mais, voilà, l'humanité n'en veut pas du savoir, elle a horreur de savoir. Pour surmonter cette aversion, il y faut un dispositif : la cure. Si le transfert, l'amour de transfert est résistance à la marche de la vérité, il est aussi mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient qui portera le sujet — mais pas sans le désir de l'analyste — au-delà de son horreur de savoir à lui, la sienne propre, jusqu'à cerner le vide inaugural de sa constitution.

Dans ce lien social à deux, ce discours qu'est la cure, le désir de l'analyste est donc le point pivot qui autorise la constitution d'un savoir de l'inconscient. Mais que devient ce discours dans l'extension, comment parer aux « effets de groupe consolidés » aux dépens des « effets de discours » ? Comment organiser le groupe afin que le discours analytique continue à ek-sister aux autres discours ? Comment faire pour que l'institution, appareil de discours, ne rende pas stérile l'invention de savoir ?

Depuis *Massenpsychologie und Ich-Analyse* que Freud écrit en 1921, on sait que les groupes, sur le modèle de l'église ou de l'armée, se constituent autour de l'amour d'un chef, incarné ou pas (ça peut-être Freud ou Lacan), sur le modèle de l'hypnose : chaque individu met le même objet d'amour à la place de son idéal du moi : « Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres<sup>3</sup>. » Or, c'est en abandonnant l'hypnose que Freud découvre le savoir inconscient. Les groupes constitués autour d'un idéal ne conviennent pas à l'invention de savoir.

Lacan essaie de penser autrement les rapports de l'individuel au collectif. Si l'identification freudienne, qui est identification au père, règle les rapports de l'individu à la foule, quel type d'identification va permettre l'articulation du sujet au collectif telle qu'elle ne fasse pas obstacle aux « effets

---

<sup>1</sup> Contribution à la réunion commune des Collectifs de travail de l'EPSF et du Portant de la lettre lacanienne, une école de la psychanalyse du 20 septembre 2008 à Paris.

<sup>2</sup> J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Séminaire XVII, Paris, Seuil, 1991, p. 80.

<sup>3</sup> S. Freud, « États amoureux et hypnose », « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 181.

sujets » ? Il n'est pas question pour Lacan de se passer de l'identification au groupe : « Ce que je souhaite, c'est l'identification au groupe. C'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe, quand ils ne le font pas, ils sont foutus. Ils sont à enfermer. Mais je ne dis pas là à quel point du groupe ils ont à s'identifier, le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou [...]»<sup>4</sup> ». Si le sujet ne peut rester seul, au risque de la folie, et si l'identification à un trait ne convient pas, alors l'identification se fera autour du trou du symbolique. Le collectif va se tisser autour de ce qui fait trou pour chacun. Il y a donc, le collectif, l'individu, le trou de l'acte de constitution du sujet. En partant de cette identification à l'ensemble vide, on peut tenter de déplier la dernière phrase de la dernière note du « Temps logique » : « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel<sup>5</sup>. »

En distinguant l'individuel et le sujet, Lacan élabore un autre mode de nouage du collectif au sujet. L'individuel renvoie au moi, à *i(a)*, au corps en tant qu'il nous individualise et nous unifie comme un. Le sujet est d'un autre registre ; il est effet de discours, donc, pas sans l'A/autre (le collectif), réglé par la temporalité de l'acte. Alors que le groupe fondé sur le modèle de l'armée ou de l'église réunit des tas d'uns qui font tout dans une foule anonyme en accentuant l'aliénation subjective à l'idéal et ses effets ségrégatifs, la logique collective élaborée par Lacan tente de contrer ces effets de groupe ; l'effet sujet qui s'y produit dérange les fonctions du groupe et bouscule les petits tas d'uns.

L'invention du cartel se fonde sur cette structure d'une logique collective :

Un petit nombre de personnes de 3 à 5, plus 1, où chacun porte son nom et où chacun est réellement responsable du cartel. Lacan, pendant les journées des cartels d'avril 1975 à l'EFP dit : « Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe [...] il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient le groupe. » On peut donc en déduire qu'en raison de la structure borroméenne du cartel, si l'un part, le cartel se défait.

Temps de travail limité à un à deux ans maximum.

La fonction plus-un : elle désigne la place vide de celui que les trois autres ont choisi pour fonctionner en tant que tel et qui tient les autres ensemble. Lors de ces mêmes journées, Lacan dit que cette fonction du plus-un est toujours réalisée mais en général méconnue.

Sans doute le cartel, parce qu'il a structure de discours et réalise le nœud du sujet, est-il le dispositif le plus à même de produire une invention de savoir (sans parler de la passe qui est destinée à éclairer le passage de l'analysant à

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *R.S.I.*, Séminaire inédit, séance du 15 avril 1975.

<sup>5</sup> J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213.

l'analyste, de l'horreur de savoir au désir de savoir). Mais d'autres modes d'organisation, pour peu que l'école puisse constituer cette place vide comme lieu d'adresse, avec des effets sujets, sont possibles. C'est, je pense, la logique qui a conduit l'EPSF à regrouper sous les termes de collectifs de travail outre les cartels, les espaces, les ateliers, les groupes qui souhaitent s'y inscrire. Le plus- un serait alors cette place vide représentée par l'école et subjectivée entre autre, comme manque à savoir pour le groupe qui s'y déclare.

C'est, sans doute, aussi, cette identification à la place vide qui permet à l'EPSF et à *la lettre lacanienne, une école de la psychanalyse* d'organiser des journées communes comme aujourd'hui, sans pour autant faire un, chacune se trouvant décomplétée d'une totalisation fantasmatique d'un tout savoir par l'autre.

Cette logique s'appliquerait aux dispositifs communs aux deux écoles (passe et certains cartels), chaque école gardant ainsi son style dans une expérience pourtant commune.

Essayons d'avancer sur cette question de la place vide et de la logique collective en retournant au texte de Lacan « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme<sup>6</sup> ».

Je commencerai par un bref rappel du problème :

Un directeur de prison fait comparaître trois détenus dont un seul sera libéré, selon le dispositif qu'il a inventé et qui appelle une solution logique.

Il leur montre cinq disques : trois blancs et deux noirs. Chaque prisonnier aura un rond collé dans le dos sans qu'il en connaisse la couleur. L'épreuve consiste à déduire, par un raisonnement logique, la couleur du disque que l'on porte sur le dos, avec pour seule indication la couleur des disques des deux autres prisonniers que l'on peut voir accroché à leur dos. Le directeur n'utilise que les ronds blancs.

Après s'être considérés entre eux *un certain temps*, les trois sujets font ensemble *quelques pas* qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi : « Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci: "si j'étais un noir moi aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un blanc, serait sorti aussitôt, donc, je ne suis pas un noir." Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux [...] »<sup>7</sup>.

Si, en logique classique, le problème est insoluble, l'introduction d'une scansion temporelle pose les termes d'une logique fondée sur un moment de subjectivation.

Lacan distingue « trois moments de l'évidence » : l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure ; une temporalité discontinue et

---

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 197

<sup>7</sup> *Ibidem*, p.198.

une mise en retrait d'un espace qui s'organiserait autour d'un regard omnivoyant/scient. Impossible de saisir la logique subjective en cours sans s'inclure dans la scène (y compris pour le lecteur mais aussi le directeur qui, s'il peut voir la scène, ne peut pas savoir le mouvement logique qui conduit les prisonniers vers la sortie, avant de les avoir entendus).

La question que je me suis posée, est comment repérer dans ces *temps*, chaque temps se résorbant dans celui qui lui succède, le trou d'où se constitue le sujet. Tâchons de repérer exclusions et manques constitutifs dans la discontinuité des trois temps.

L'instant du regard : « À être en face de deux noirs, on sait qu'on est blanc. C'est là une exclusion logique qui donne sa base au mouvement ». « Moment impersonnel », « matrice encore indéterminée » « sous la forme de l'on sait que »... Il y a un manque dans le savoir, un savoir troué en place de vérité du sujet se constitue : suis-je blanc ou noir ?

Le temps pour comprendre. Il est pour le sujet un temps de non savoir, un savoir manque et ce savoir manque aux trois prisonniers. Ce manque en commun permet de poser l'hypothèse : « Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs ». « C'est la durée de ce temps de méditation égale pour chacun qui emporte la décision. L'objectivité de ce temps vacille à sa limite » : l'immobilité des trois permet de poser que l'attribut « noir » ne se vérifie pas.

Dans le Séminaire *Encore*, Lacan revient en quelques lignes sur le temps logique en déplaçant la question du sujet vers l'objet : « Mais ce qui mériterait d'être regardé de plus près est ce que supporte chacun des sujets non pas d'être un entre autres, mais d'être, par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensées. Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet *a* qu'il est sous le regard des autres<sup>8</sup>. »

Dans ce temps pour comprendre, le sujet, alors qu'il est, réellement, objet regardé par les deux autres prisonniers, se *prête* au regard de l'autre, afin de se penser tel qu'il ne sera pas, un noir. Il vacille de sa place de sujet pour rejoindre la place d'objet barré par le trait (l'attribut noir) qu'il ne sera plus lorsque se précipitera la décision de sortie. Objet, alors, il ne l'aura plus été que sous la marque, noire, exclue des pensées supposées aux autres de chacun, dans la hâte de conclure des trois prisonniers.

La place vide se constituerait de ce temps exclu, écarté, logiquement pour que l'acte de sortie soit posé. Ou, pour le dire autrement, la place des conjectures du sujet sur ce qu'il est (blanc/noir) ne révèle-t-elle pas la place vide qui relie les trois prisonniers, dans un calcul logique commun.

Le moment de conclure. « Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se

---

<sup>8</sup> J. Lacan, *Encore*, Séminaire XX, Paris, 1975, Seuil, p. 47.

reconnaître pour ce qu'ils sont<sup>9</sup>. » Le jugement assertif se manifeste ici par un acte, acte qui anticipe sur sa certitude, en raison de la tension temporelle dont il est chargé subjectivement.

Ces trois temps logiques nous donnent le mouvement de genèse logique du je assez parallèle nous dit Lacan, à sa naissance psychologique.

Mais, ces trois temps logiques constituent aussi la matrice d'une logique collective. La collectivité se définit comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus au contraire de la généralité pour laquelle les sujets peuvent se fondre dans l'anonymat du groupe. Bien que le sophisme puisse s'appliquer à un nombre illimité de sujets, on peut penser que le nombre fasse obstacle à cette logique collective.

Et Lacan de conclure :

Assurément plus près de sa valeur véritable apparaît-elle présentée en conclusion de la forme ici démontrée de l'assertion subjective anticipante, à savoir comme suit :

1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;

2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;

3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les autres hommes de n'être pas un homme.

Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du « je »...<sup>10</sup>

Je conclurai en m'appuyant sur une citation de B. Lemérier. Au sujet du rôle des institutions, elle dit :

Celles-ci, loin d'être « neutres » sont toujours porteuses d'un héritage ; à ce titre, elles participent, en leur mémoire et leurs modalités, de choix qui en retour interfèrent avec la question de la formation de l'analyste [...]. Une école de psychanalyse vise à être un collectif dont l'essence résiderait dans le nouage qui tente de s'y effectuer entre désir de l'analyste et lien social<sup>11</sup>.

Cet héritage, cette mémoire dont une école est porteuse, au-delà des traces historiques, scissions, fondations successives, est la marque du choix éthique de chaque un qui a participé, avec d'autres, à la fondation de cette école, choix désirant du rapport singulier du sujet à la cause analytique. La tâche d'une école n'est-elle pas alors, de proposer les dispositifs fondés sur une logique collective qui permettent au sujet y inscrivant son désir de renouveler l'acte de sa fondation ?

---

<sup>9</sup> J. Lacan, « Le temps logique... », *op. cit.*, p. 206.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 213.

<sup>11</sup> B. Lemérier, M. Plon, E. Porge, F. Samson, « La formation des analystes... un style », *Essaim* n° 11, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003, p. 7.